En Ruthénie

Autor(en): **A.F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 51

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-200690

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

» chiens, aux oiseaux et à l'air, étant de cette
» manière étranger à la terre. Et messieurs
» les juges ordonneront des gardes et des
» gens autour du gibet pour le garder jusqu'à
» ce que mort s'ensuive, afin que cette vile
» créature ne fasse plus ni bien ni mal, et lors-
» que cela sera exécuté la loi sera satisfaite. »



Le père Magnu.

Le père Magnu ne crache pas dans son verre, comme on dit. L'autre soir, pour rentrer chez lui, « il y avait », et largement.

Accroupi sur une borne, au bord du chemin, il murmurait :

— Ch'rette !... ch'rette !... yé traô tserdzi L'arai mi faillu férè dou voyâdzo !

* * *

C'était déjà le père Magnu qui, un jour, dans le même état — c'est son état normal — s'en retournait, sur son char, du marché de Morges. Il était dans la Grand'rue, lorsqu'il remarque tout-à-coup que celle-ci allait se rétrécissant et qu'à l'extrémité les maisons bordières semblaient se toucher — simple effet de perspective, bien entendu.

— Diable ! fait-il, c'est tout mince là au bout; y a pas mèche de passer. Faut veri.

Et il retourne son char.

Où est la bonne ?

L'engouement qui, tout-à-coup, s'est manifesté chez nous, comme ailleurs, pour les vieilles choses, en général, et pour les bibelots historiques, en particulier; les déboires récents des archéologues et des antiquaires au sujet de la fameuse tiare de Saïtapharnès, donnent quelque actualité aux lignes suivantes, publiées dans la *Gazette*, en 1834, et que vient de nous signaler le hasard.

* * *

La plume de l'abdication.

C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication, à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde et de monter en voiture, lorsque les commissaires des puissances étrangères, gravissant rapidement l'escalier du château, coururent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Sur un des côtés de cette table, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille : c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant l'abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Au bout de quelques minutes de silence, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écritoire et la plume de Napoléon; tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir comme un monument de la gloire de leurs armes.

Cette petitesse d'orgueil fut comprise du concierge du château qui avait eu soin d'enlever la plume aussitôt après la sortie de l'empereur. Le bruit s'en répandit, et bientôt le commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut pas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans la ville, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge; chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit aujourd'hui à l'étranger plus de trois mille plumes richement encadrées; chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

En Ruthénie*. — D'où vient le plaisir intense que l'on ressent à suivre la vie, surtout la vie intérieure, des humbles personnages dont Sémène Zemlak nous raconte la destinée dans son nouveau recueil de nouvelles ? Ce sont les histoires peu compliquées d' « obscurs » individus, comme le titre même en avertit le lecteur. Et pourtant nous compatissons à leurs douleurs, et notre sympathie va entière à ces simples paysans de la Ruthénie, quoique, peut-être parce que si différents de nous-mêmes.

Qu'on ne s'attende pas pourtant à oublier complètement, en lisant les *Obscurs*, sa propre personne, à repasser en soi les émotions des personnages actifs. On reste spectateur, malgré tout l'intérêt, on regarde les héros penser et surtout sentir, penser et sentir autrement que le lecteur occidental. Cette étrangeté est la raison qui rend attachantes ces nouvelles ruthènes. L'auteur le sait; aussi, parfois, cède-t-il au besoin d'expliquer ces états d'âmes si nouveaux, et quelques phrases d'exégèse psychologique viennent de temps en temps rompre — maladroitement et inutilement, à mon sens — l'inspiration, dans le dernier récit particulièrement.

C'est comme du Maupassant ? Tant s'en faut; sans parler des quelques embarras dans l'art de la description, l'objectivité du novelliste français ne pouvait convenir à l'ardent patriotisme de l'auteur ruthène qui n'a pas le moins du monde l'envie de cacher ses amours ni ses haines. Et Sémène Zemlak a une heureuse fortune, puisque ses sympathies naturelles sont en même temps les nôtres, et que de tout temps l'on s'est accordé pour juger le vaincu plus intéressant et plus estimable que son oppresseur.

A. F.

* Zemlack « Les Obscurs », *Payot et Cie, éditeurs.*

Mots pézans et poutès rézons.

III

Eintrè la Sylvie à Daniet à Pierro et la Marienne aô gros martsau.

(On delon la matenâ, vers lo borni daô maitin.)

La Sylvie. (*Que récourè sè z'édzés*). — Vo lavâdè, Marienne ?...

La Marienne: (*Tot'in furie, in frottein la roba d'on dé sè bouébo*). — Faut bin lavâ quand l'âi ya pè lo veladzo dai roûtès dè bouébo que ne fan que daî caïenérâ !

La Sylvie. — Aô bin se l'an mônetteyï ion daî voutro ?

La Marienne. — Quemin se vo ne savaî pas què hier' à né, voutron Jules, qu'est tant crainti, tant galé, tant sâdzo, que ne fê rin què daî ballès manaires, n'avaî pas fotu noutron Constant avoué sé z'haillons dè la demeindze dein voutron crau...!?

La Sylvie. — Voutron Constant vo z'a contâ daî dzanlyès ; Jules m'a de que l'aî étaî tsaî tot solet.

La Marienne. — Bin vaî !? Ta, ta, ta ! On sâ praô dè iau sort voutron Jules, voutron gros cheintion... Ressembliè à cliaque que l'a fé : n'est pas moo dè la promîre...

La Sylvie. — Paret que ne l'aî ya què vo aô mondo po dere la vreta, in correin tot lo dzo d'ona mézon à l'autra délavâ lè dzeins avouè voutra leingua d'aspique..!

La Marienne. — Vitès dzalaôza, vo que vo ne sédè pas iau allâ !... Mâ vouaïque ! tzi vo, l'est veré, vo ne paîdè pas ona menuta... Lo dzo vo démarquâdè lo lindzo que vo robâdè, et la né tant que vo pouaîdè veni à bet dè portâ lè tzerdzès et dè tsandzi lè boueinnès...!?

La Sylvie. — Pouta chuvetta que vitès ! vo z'aî bin de quiè vo z'incraîrè vo que vaî on valet qu'est dè la compagni aô recéviaô po cein que l'a lè daî à crotsets !

La Marienne. — Clioûdè voutron mor ! granta gormanda ! vilhie tsaropa ! Allâdè pî payî la roba que vaî met po vo mariâ et lè bossets dè vin que voutron gouffra d'hommo baî à crédit !

La Sylvie. — On in poraî férè daî bî z'ato et bairè daô bon vin avoué l'ardzein que la coumouna pâyè po élévâ les basquelyons de voutra felhie...

La Marienne. — Tiaîzi-vo tsancra dè guenautsche, dè triba, dè pouta chargua !...

(*N'aran bin su pas fini à l'haôra que l'es dè laô disputâ, se permi lè dzeins que s'attroupâvon po lè z'oûre, ne s'étaî pas trovâ Françuè à Tube qu'à zu la boun'idée d'allâ prindrè on goumo et que sè incoradzî dè iè molhî totès lè duès bin adraî quantiè que botsèian. Mâ cein a dourâ onco grand teimps, ka à la fin sè trevougnîvan fermo et quand l'in a zu prau et que sè san veriè lo dou, in sè tapein (à respet !), vo dèvenâdè prao quiet, Françue à Tube avaî lè brè qua laî fasan mau.*)

Octave Chambaz.

Entre Lausanne et Moudon.

L'autre jour, à la gare de Lausanne, nous avons vu un habitant de la capitale qui s'en allait chercher le ciel bleu et le soleil à... Grindelwald. Notre voyageur ignorait encore qu'il suffit d'une demi-heure de tramway pour sortir des brumes où éternuent nos corizas et où nos bronchites font entendre leurs lamentables gloussements, une demi-heure sur la ligne du Lausanne-Moudon, dans des wagons agréablement chauffés. Voici le Chalet-à-Gobet et la plaine blanche de Mauvernay, propice aux exercices sur skis; l'étang de Ste-Catherine, rendez-vous des patineurs ; Montpreveyres et son panorama des Alpes fribourgeoises; Mézières, où chantent encore les échos de la *Dîme.* ; les proprettes fermes de Carouge; Savigny et sa petite église perchée sur un « crêt », d'où le regard plonge sur le lac et sur les pittoresques contrées qui forment, pour ainsi dire, l'antichambre de la Gruyère.

Ces charmants belvédères ont été chantés par le philosophe Charles Secrétan, ce qui n'empêche pas maints Lausannois de les ignorer encore, parce qu'ils sont aux portes de leur ville, tandis que Grindelwald !...

Tête à tête

Quelqu'un a fait le calcul du temps qu'une femme passe à se regarder dans la glace.

De six à dix ans, une jeune fille passe chaque jour sept minutes devant sa glace ; de dix à quinze ans, un quart d'heure ; de quinze à vingt ans, vingt-deux minutes, et de vingt à vingt-cinq ans, vingt-cinq minutes. De vingt-cinq à trente ans, la femme consacre une demi-heure par jour à son miroir. Plus elle avance en âge, moins la femme met de temps à se regarder : de trente à trente-cinq ans, vingt-quatre minutes par jour; de trente-cinq à quarante ans, dix-huit minutes; de quarante à cinquante